

— Mon père a raison, dit-elle : je suis trop parée.

Elle monta vivement à sa chambre et se vêtit d'une robe très-simple. Le chapeau de gaze blanc et léger comme un nuage qu'elle avait projeté de mettre fut délaissé en faveur d'un grand chapeau de paille, un vrai chapeau de faneuse. Un mantelet noir, sans garniture compléta cette toilette.

Quand M. du Breuil redescendit, il fut étonné.

— Quel changement ! dit-il.

Puis approuvant sa fille, comme toujours, il ajouta :

— Tu as bien fait : Les la Fosse verront que nous sommes venus en voisins : cela leur fera plaisir.

## II

Dès qu'il fut installé avec sa fille dans une calèche un peu ancienne, un peu trop vaste, mais élégante et solide, M. du Breuil, sage et avisé comme il l'était, ne put s'empêcher de dire :

— Ce n'était pas trop la peine d'aller en voiture. C'est si près !

— Cela promène les chevaux, répondit Valentine.

Quoiqu'elle fût d'habitude assez expansive, surtout avec son père, elle semblait ce jour-là réservée, presque taciturne. M. du Breuil était loin de s'en plaindre. Il aurait fallu des circonstances bien extraordinaires, bien surprenantes, pour que cet heureux père ne fut pas toujours satisfait de la conduite et de l'attitude de sa fille. Sachant parfaitement les conséquences

possibles du diner qu'il avait accepté, il se réjouissait intérieurement de remarquer, chez Valentine, une émotion continue et mal déguisée, analogue à celle d'une jeune fille qui va à son premier bal.

— Elle a beau faire, pensa-t-il, elle est émue. Tout va bien.

Le pays où ils se trouvaient méritait un regard. C'est une contrée un peu sauvage, que la nature semble avoir créée avec efforts et déchirements. Les yeux, sur les hauteurs, découvrent toujours une double ou triple ligne de montagnes, dont les plus rapprochées se montrent distinctement à travers la transparence d'un air pur, et dont les dernières flottent indécises à l'horizon, dans les ondes plus épaisses de l'atmosphère. Ces montagnes de granit, nues, hautes, sombres, sans vignes à leurs flancs, sans arbres pour couronner leurs têtes, sont d'inaccessibles sommets où la vie ne monte pas, où l'effort de l'homme atteint à peine, en cas de nécessité absolue, par des routes et des sentiers sinueux qui grimpent, se replient, se contournent, comme ferait un serpent enlaçant un géant. Un peu plus bas apparaissent des landes incultes, désespoir du cultivateur qui les traverse tristement parce qu'elles ne rapportent rien, rien qu'un peu de nourriture pour des moutons d'une taille exiguë, excellents au goût du reste, et dont la chair conserve le délicieux parfum des herbes aromatiques qu'ils disputent et ravissent aux rares lièvres échappés au